

Diamants, pépites et autres petits trésors

A la fin des années soixante, Hermann, qui a rejoint Greg aux éditions du Lombard, se fait les dents sur des récits courts. Il met en images des récits de l'Once Paul et autres histoires à caractère didactique pour le journal Tintin (qui, on le sait, se faisait fort d'inculquer à ses jeunes lecteurs les valeurs de toujours). Mais de cela, Hermann n'en a cure : il se borne à apprendre son métier. Et cette activité lui coûte toute son énergie. Plusieurs éditions ultérieures dont « les Dalton », « Alerte aux Pirates » et la trilogie « Billy the Kid », « Barney Jordan » et « 6000 mètres » sont revenues sur ces épisodes de sa carrière et les ont publiés en albums.



Couverture pour le journal Tintin

Cependant, malgré l'abondante bibliographie d'Hermann, il y a encore quelques-uns de ses travaux qui se sont perdus dans les limbes de nos mémoires. Si je vous dis « Balak », « le Père-lasoupe », « Trevor » ou « un chaland qui passe », peu d'entre vous pourront me dire de quoi je parle. Pourtant, tous ces travaux ont été publiés dans le journal Tintin à l'époque. Mais la raison pour laquelle ils n'ont jamais trouvé de place dans un album est assez simple : il s'agissait d'illustrations qui égayait des très courtes nouvelles signées Greg, Pierre Step ou Jacques Acar. Pourtant, même si ces dessins ne sont pas encore à la hauteur de ce que le papa de Jeremiah produira par la suite, ils méritent bien qu'on s'y penche un petit peu.

Illustration pour L'Impromptu de Maître Jehan Corbin

Un premier contact avec le western : Ouvre l'oeil.



C'est à la même époque qu'il réalise des illustrations pour une série western qui est davantage restée dans les mémoires, Dylan Stark, écrite par Pierre Pelot. Il signera ainsi les illustrations de deux opus de cette série : « Deux hommes son passés » (Pocket Marabout, Casterman et Lefrancq Littérature) et « l'erreur ». A ce sujet, Hermann se souvient d'une anecdote qui annonce les relations tumultueuses entre Hermann et Greg :

« Je suppose que Pierre Pelot devait apprécier mon travail sur Dylan Stark car il envoya aux éditions du Lombard des propositions de scénarios western à mon attention. Ce n'est que plus tard que j'ai pris toute la mesure de ce qui s'était passé : Greg me parla du projet de Pierre Pelot mais émit immédiatement des doutes quant à la qualité de ses textes. Il me proposa plutôt de m'écrire lui-même un western. J'étais naïf, je n'y vis aucune malice. Aujourd'hui, je suis certain que Greg ne voulait pas me voir collaborer avec d'autres scénaristes. J'étais tellement sous son emprise que je n'y ai vu que du feu. Inutile de dire que je n'ai jamais eu les scénarios de Pierre Pelot sous les yeux. Sans plus de regrets que ça car, en dehors de ces petits travers, Greg était quand même un grand bonhomme ! »

Voici, pour la bonne bouche, une première sélection de ces récits illustrés par Hermann. Les suivants seront proposés à l'occasion, lors d'une nouvelle mise à jour du site.



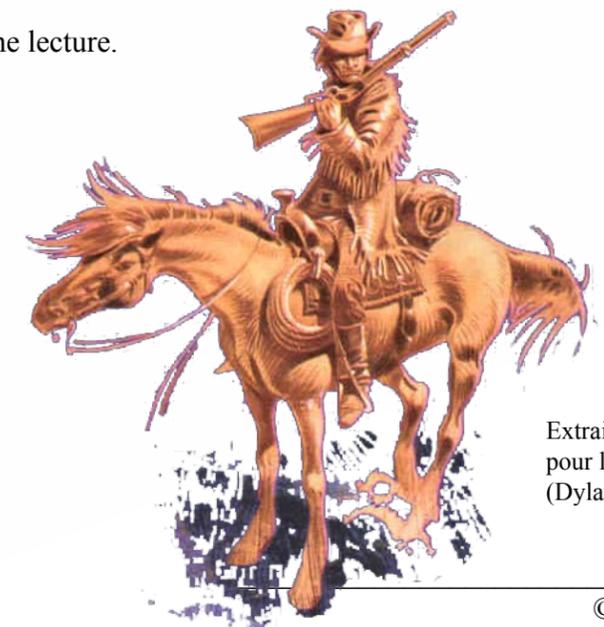
Extrait d'une illustration pour Le fils du facteur Chabot.

La première illustration pour Dylan Stark. Comme un air de famille avec un autre cowboy...



Malheureusement, les originaux ayant été perdus ou vendus à des collectionneurs, il ne nous reste que les coupures d'époque prélevées dans les éditions hebdomadaires du journal Tintin.

Bonne lecture.



Extrait de couverture pour le journal Tintin (Dylan Stark).



UNE NOUVELLE INEDITE DE PIERRE STEP ILLUSTRÉE PAR HERMANN

Le fils du facteur Chabot

QUAND le caporal Horace Chabot était un petit garçon, on ne pouvait pas dire qu'il était quelqu'un de très audacieux. Ni même de très courageux. Quand le caporal Chabot était un petit garçon, il avait peur du froid, du noir, de l'effort et du reste. Il était un peu paresseux, le caporal Chabot quand il était un petit garçon. Un peu lâche, aussi.

Le père du caporal Chabot était facteur, le facteur Chabot, que tout le monde connaissait à dix kilomètres autour du village. Il parcourait les chemins en faisant résonner les cailloux sous ses souliers cloutés, son sac de cuir en bandoulière, et partout il était le bienvenu.

C'était un homme rude et simple que le facteur Chabot. Il ne connaissait rien d'autre que son devoir. « Mon garçon, disait-il parfois à son fils en passant le dos de la main sur sa grosse moustache beige, moi je suis facteur. Le facteur Chabot, qui fait ce métier depuis vingt-trois ans. J'ai des lettres à porter. Tout ce que je sais c'est qu'il faut que ces lettres soient remises entre les mains de leurs destinataires et je fais en sorte qu'elles le soient. Je suis là pour ça. Et ce n'est pas seulement parce qu'on me paye. Si une de mes lettres n'arrivait pas là où elle doit aller, je n'oserais plus me re-

garder dans la glace. Je ne serais plus le facteur Chabot. Je n'aurais pas bien fait mon métier. »

— Oui, papa, disait le garçon, et il retournait s'asseoir sur le seuil, où il restait pendant des heures à se chauffer au soleil et à rêver en regardant les oiseaux jouer à la cime des arbres. Un matin d'hiver, le facteur Chabot était parti avant le jour. Il faisait très froid et la neige se mit à tomber. Quand Horace sortit le nez de dessous les couvertures et qu'il vit derrière la fenêtre les prés et le bois couverts de neige, il décida que ce jour-là il aurait la grippe et n'irait pas à l'école.

Le facteur Chabot rentra vers une heure de l'après-midi. Il était tout raidi par le froid et des stalactites pendaient à sa moustache. Il vit son fils assis derrière le poêle.

— Qu'est-ce que tu fais là, toi ?
— J'ai la grippe.
Le facteur se détourna. Ce garçon veule et mou l'attristait.
— Femme, fais-moi du café brûlant et donne-moi un bout de pain. Je repars.
— Tu repars ?
— J'ai une lettre cachetée pour la ferme des Gourmettes.
— Mais c'est à quatre kilomètres, au-delà des champs, en plein bois ! Tu ne vas pas y aller par ce temps... Regarde, la neige s'est remise à tomber.

Le facteur, du dos de sa main, caressa sa moustache.

« La neige ne doit pas empêcher les lettres de passer, dit-il sévèrement. Neige ou pas neige, il faut que les lettres passent, et moi qui suis facteur je suis là pour les faire passer. »

Il but son café et mangea son pain avec une tranche de lard, sans même prendre la peine d'enlever son képi, puis il repartit dans la bise et le froid.

A 6 heures le facteur Chabot n'était pas rentré. Il faisait nuit. La mère se rongea d'inquiétude. A 8 heures elle n'y tint plus et mit son châle pour aller demander conseil au curé et au garde-champêtre. Celui-ci réunit quelques hommes qui, avec des lanternes, partirent sur le chemin de la ferme des Gourmettes.

Les hommes retrouvèrent le facteur Chabot à deux kilomètres au-delà des dernières maisons du village. Il avait, en revenant des Gourmettes, pris un raccourci à travers champs et, dans le soir qui venait, au milieu de cette blancheur qui nivelait les chemins et masquait les clôtures, il s'était égaré comme un débutant. Il était tombé dans un ravin comblé de neige et, une jambe brisée, il avait passé des heures à attendre sans pouvoir faire un mouvement.

La jambe pouvait se remettre, mais le facteur Chabot avait contracté une

pneumonie double qui l'emporta trois jours plus tard.

C'est ainsi qu'Horace Chabot, le fils du facteur, devint orphelin de père. Et maintenant Horace Chabot est devenu le caporal Chabot. Il fait la guerre sur la Somme, durant l'hiver 1915. Enfin, quand je dis qu'il fait la guerre, j'exagère un peu... Il s'y occupe, sans trop de conviction. Il rentre la tête dans les épaules quand un obus passe en miaulant et il marche toujours moins vite pour monter au créneau que lorsqu'il s'agit de rejoindre les hommes de la corvée cuisine qui rentrent avec les bouteillons.

Cela ne l'a pas empêché de devenir caporal, car il a de l'instruction. Et ce soir il est couché à plat ventre dans la neige à s'user les yeux dans le noir pour tenter de savoir ce qui se passe chez les gens d'en face. Mais en face il n'y a rien à voir. Le caporal Chabot est seul, sur le bord d'un trou d'obus et, en dehors de la vague lueur blanchâtre de la neige ouatant le paysage, il ne distingue rien. Pas un cri non plus, pas un bruit. L'hiver enveloppe la guerre d'un manteau de silence et d'immobilité.

Il gèle à pierre fendre.
« J'ai bien envie de faire demi-tour », songe le caporal Chabot.
Le capitaine l'a, tout à l'heure, fait venir dans sa cagna.
« Caporal Chabot, vous irez ce soir

porter ce pli au capitaine de la troisième compagnie. Le téléphone est coupé, ce doit être la neige qui a démolé les fils. Je ne puis envoyer personne en plein jour. Les autres, en face, sur la neige, me tireraient mes hommes comme des lapins. Vous connaissez le chemin ? Bon, Voilà le pli. Partez après la relève de dix heures. Peut-être trouverez-vous le terrain occupé à la cote seize. Alors n'allez pas jouer les braves. Faites demi-tour et revenez. Mais quand même, j'aimerais bien que le pli passe. C'est important. Important, important !. Assez important pour que le caporal Chabot se gèle les orteils ou se fasse trous la peau ?

« Je vais faire demi-tour. Sûrement, je vais faire demi-tour. »
Il dira qu'il est tombé sur une patrouille ennemie, ou bien que les autres ont progressé ce soir dans le no man's land et qu'ils ont réoccupé les tranchées vides de la cote seize. Qui saura qu'il a menti ?

Au poste de la compagnie, les copains, quand ils ne sont pas de garde, ont trouvé le moyen de faire du feu sans que l'ennemi risque de le remarquer. A l'heure qu'il est, ils doivent être en train de boire du vin chaud et de fumer des pipes en se chauffant les pieds. Le caporal Chabot va les rejoindre.

Il se laisse glisser au fond du trou.
« Tout de même il ne faudrait pas perdre la lettre du capitaine. »
Il l'a mise dans son portefeuille sous sa capote. Il sort le portefeuille, vérifie à tâtons si le pli est toujours là et comme il va remettre le portefeuille dans sa poche, il sent que quelque chose en tombe.
« Zut, qu'est-ce que j'ai perdu ?... Peut-être bien ma paye... »
Il a un briquet dont la mèche est sèche. Il l'allume en protégeant de sa main en coquille la flamme minuscule et, à genoux dans la neige boueuse, au fond du trou, il cherche.
C'est une enveloppe qu'il a perdue. Une petite enveloppe grise.
« Ah bon ! mes photos. »
L'enveloppe s'est entrouverte. Une photo a glissé. Machinalement, le caporal Chabot regarde et, à la lueur vacillante du briquet, il contemple une vieille photo jaunée où un monsieur de haute taille et à la grosse moustache sourit gauchement. Ce monsieur est en uniforme de facteur. C'est le facteur Chabot.

Un jour, il y a bien longtemps, un jour d'hiver et de neige, le facteur Chabot est parti pour une ferme lointaine et, parce qu'il pensait que toute mission doit être accomplie, que toute lettre doit parvenir à son destinataire, il a trouvé la mort.

Une grande certitude descend soudain dans le cœur du caporal Chabot.
Il n'a pas moins peur que tout à l'heure, non. Il a toujours aussi froid aux pieds. Il ne se sent pas plus fier ni plus courageux. Il a seulement décidé qu'il irait remettre la lettre au capitaine de la troisième compagnie.

Il range le briquet, l'enveloppe, la lettre, le portefeuille. Il sort de son trou. Il avance prudemment le long du petit bois déchloré par les obus. Il connaît bien le chemin. Il progresse dans un boyau plein de neige. Voici les tranchées qui pour le moment n'ont pas de locataires. Personne...

Si, quelqu'un ! Des voix à l'accent guttural s'élèvent tout près de lui. Le caporal Chabot s'arrête et tout son sang se fige dans ses veines.
Une patrouille ! Le capitaine a donné pour consigne de rentrer s'il y avait du danger, mais l'idée de faire demi-tour à présent n'effleure même plus l'esprit du caporal Chabot. Il faut que le message passe, et puis voilà tout.

Il connaît bien le secteur. Il recule, pas à pas, prudemment. Il escalade le parapet, sort du boyau, coupe droit dans la plaine. La troisième compagnie est là, à cent mètres. Il faut y aller à découvert, évidemment. C'est plus dangereux, mais maintenant il n'a plus le choix. Il s'élance. Quelle belle cible il

dre. Les plis confidentiels et les missions héroïques, ce n'est pas son affaire.
va faire, même dans l'obscurité, sur la blancheur mate de la neige !
Il galope dans la neige molle. Derrière lui, quelqu'un pousse une exclamation assourdie. Puis il y a le cliquetis d'un fusil qu'on arme. Le caporal Chabot entend le coup de feu. Il courbe le dos. Il court. Il attend le choc qui va le jeter dans la neige. On tire encore. Il a le cœur entre les dents, il n'en peut plus, des lames de feu lui labourent la poitrine, il a peur.
Il trébuche et plonge, mais quand il croit qu'une balle l'a frappé il découvre qu'il vient d'atteindre les tranchées de la troisième compagnie.
— Qui va là ?

— Français !
Deux hommes de garde sortent de l'ombre. Un visage barbu qui sent le vin rouge vient regarder le caporal Chabot sous le nez.
« Fais voir ton numéro. Tu es de la deuxième ? Qu'est-ce que tu viens faire chez nous ? »
— J'ai un pli urgent pour ton capitaine.
— C'est par là ! fait le soldat. Suis le boyau. Tu trouveras les copains.
Le caporal Chabot s'éloigne en soufflant dans ses doigts. Il est heureux. Il entend derrière lui le deuxième homme demander au premier.
« Qui c'est, ce type-là ? »
— Sais pas, fait l'autre, connais pas jamais vu... il apporte une lettre. Ça doit être un facteur !

PIERRE STEP



LA MISSION DU CAPITAINE DUBREUIL

UNE NOUVELLE INEDITE PAR YVES DUVAL — ILLUSTRATIONS DE HERMANN



A U risque de déchirer la bouche de sa bête lancée au galop, le cavalier tira si brusquement sur les rênes que son cheval, glissant des quatre fers dans la poussière, s'immobilisa à deux pas de moi. J'avais reconnu un brigadier du 2^{ème} escadron, attaché à l'Etat-major même du maréchal Lannes. « Un pli urgent pour vous, capitaine Dubreuil ! » fit l'homme en me sautant de la main largement ouverte. Il me tendit la lettre qu'il venait d'extraire de sa sabretache. Puis, tournant bride, il disparut aussi rapidement qu'il était venu.

Non sans curiosité, je fis sauter le cachet. Je fus obligé de relire deux fois ce message pour me convaincre que je n'avais pas rêvé. « Cette fois, mon vieux — murmurai-je, en le glissant dans ma poche — tu n'as pas l'ombre d'une chance d'en échapper ! »

Il y avait huit mois que nos troupes piétinaient devant Saragosse, défendue d'un côté par l'Ebre, de l'autre par une ligne de châteaux et de couvents transformés en autant de redoutes inexpugnables. Ce siège meurtrier avait exaspéré jusqu'au fanatisme le courage des assiégés. Certes, partout la guerre d'Espagne ne fut qu'une longue tuerie sans merci. Mais le farouche patriotisme des Saragossains, que n'avait pu fléchir ni l'épidémie, ni les incendies qu'allumaient nos boulets, rendait ici la lutte particulièrement atroce. Dans aucun camp on ne faisait de quartier.

Et voici que le maréchal me demandait rien moins que de m'introduire dans la ville pour lui faire, avant de tenter un assaut suprême, rapport sur les conditions morales et physiques de la population. J'avais de plus à relever l'emplacement exact d'une batterie qui canonait d'une façon désastreuse nos ouvrages avancés. Lannes m'aurait donné l'ordre de me faire sauter la cervelle, qu'il ne m'aurait pas condamné plus sûrement à la mort.

Mais un officier de hussards n'a pas l'habitude de discuter avec son devoir. Le soir tombait. Je vérifiai avec soin mes pistolets d'ordonnance, je fis jouer mon sabre dans son fourreau pour m'assurer de son emploi aisé, et je bondis à cheval. Je n'avais à vrai dire aucun espoir de ressortir jamais de la place. Quant à y pénétrer, ma seule chance était de franchir l'Ebre à la nage et d'aborder sur quelque point perdu, en trompant la vigilance des guérilleros qui devaient monter bonne garde sur l'autre rive. Comme on était en février, mon cheval manifesta une extrême répugnance à entrer dans l'eau froide du fleuve. Vingt fois je faillis être emporté par le courant, mais l'excellente bête lutta avec un tel cœur, que nous atteignîmes finalement la berge opposée. L'endroit, par bonheur, était un faubourg désert. De loin en loin, le cri rauque des sentinelles espagnoles troublait le silence de la nuit. Je laissai couler dans le fleuve la selle et sa chabraque, les rênes et le mors, tout ce qui aurait permis d'identifier un cheval de troupe. Puis laissant l'animal pâturer dans un jardinet, je

m'éloignai rapidement dans l'obscurité, en me dissimulant de mon mieux.

« C'est bien la chose la plus folle qu'on puisse imaginer, pensai-je. Un officier de hussards se promenant en uniforme dans les rues de Saragosse ! »

Le quartier avait dû être furieusement bombardé, car la plupart des maisons étaient en ruine. Soudain, le pas cadencé d'une patrouille me jeta dans un porche éventré. Collé au mur, le pistolet à la main, j'attendais, anxieux. Mais l'escouade s'éloigna et je pus respirer. Je me trouvais dans un monastère abandonné. Les murs étaient lézardés, et le toit crevé avait encombré le sol de poutres noircies et de gravats. J'errai dans les décombres. Ma curiosité me servit. Au portemanteau d'une cellule pendait encore une bure et un caban de moine. C'était peut-être le salut. Je m'en saisis et endossai la défroque. Je passai la nuit à ruminer un plan d'action.

Lorsque l'aube blanchit la flèche de Notre-Dame del Pilar, rabattant sur mes yeux le capuchon, je me glissai dans la rue. En m'orientant sur la tour de l'église, je pus gagner le centre de la ville sans encombre. Maintenant le jour s'était levé. Comme l'artillerie faisait trêve, les gens commençaient à sortir des maisons. Vieillards, femmes, enfants, beaucoup les pieds entourés de chiffons, tous hâves et déguenillés, montaient aux remparts relever ceux qui avaient veillé la nuit. Peu de soldats, peu d'hommes jeunes. Mais sous chaque visage tendu, je devinais une âme de combattant résolu.

Me dissimulant de mon mieux pour passer inaperçu, j'observais tous les détails qui pouvaient présenter un intérêt stratégique. Perdu dans la foule, je finis par atteindre les remparts. La présence d'un moine n'y avait rien d'insolite, car c'était principalement les religieux qui soutenaient le moral des défenseurs en première ligne. Arrivé à la Puerta del Sol (Porte du Soleil), à la limite des défenses, je remarquai, caché sous des branchages, le fameux canon qui nous causait tant de pertes. Mentalement j'en notai l'emplacement exact, au moyen de repères qui pouvaient être aperçus de loin. En somme, ma mission était terminée. Je songeais à rejoindre le faubourg où demeurait ma seule chance de repasser l'Ebre, quand je fus hélé par un grand diable d'aspect farouche armé d'une escopette. « Padre, me fit l'homme en espagnol, langue que je comprenais heureusement assez bien, nous venons de capturer un chien de Français. Avant d'être passé par les armes, il a demandé un confesseur. Vous avez cinq minutes pour lui procurer les consolations de notre sainte religion. Il est là, dans cette maison... »

Je ne pouvais, sans me trahir, me dérober à l'invitation. J'entrai donc dans la pièce qu'on m'avait désignée. Un maréchal des logis des dragons s'y trouvait, assis sur une chaise, fumant flegmatiquement sa pipe. Nous étions seuls. Au son d'une voix qui l'interpellait en français, le sous-officier se retourna, ahuri.

Suite page 28

LA MISSION DU CAPITAINE DUBREUIL

Suite de la page 23

« Camarade, lui fis-je, je suis le capitaine Dubreuil, du 1^{er} hussard... dans la même situation que toi. Mort pour mort, il faut que nous sortions de cette maudite ville ! Voici un pistolet chargé. Je suppose que tu n'as pas l'intention de te laisser descendre comme un lapin... »

« Pour ça, non, mon capitaine ! Commandez... Je vous obéirai ! »

Je frappai sur la porte, pour indiquer que notre pieux entretien était terminé. Le gardien m'ouvrit. D'un coup de broc vigoureusement appliqué sur le crâne, je l'étendis à mes pieds. Prestement mon compagnon avait dissimulé le corps derrière la porte du cachot. « Cet homme est prêt à mourir ! » fis-je aux soldats, qui attendaient en bavardant sur le seuil. Tenant mon gaillard par l'épaule, comme pour une suprême exhortation, je me dirigeai avec lui, entouré de la petite escouade, vers la pièce à feu braquée sur nos lignes à travers l'ouverture de la Puerta del Sol. Je venais brusquement, en marchant, d'avoir un plan à l'esprit. Toujours soutenu par moi, mon dragon s'était adossé à l'affût. Déjà le peloton d'exécution s'était éloigné de quelques pas pour aller se ranger en position de tir. Promptement, j'arrachai sous mon froc une aiguillette de ma fourgère et, introduisant sa pointe dans la lumière du canon, je l'enfonçai d'un coup sec de crosse, afin d'enclouer la pièce (1). « Et maintenant, filons ! » lançai-je à mon sous-officier. Tout cela n'avait pris que quelques secondes. Quand les soldats se retournèrent, leurs armes chargées, nous galopions déjà la plaine, comme des enragés. Une grêle de balles nous entoura comme une nuée de moustiques. C'est là que je reçus ma quatrième blessure, un pruneau dans le gras de l'épaule. Fort heureusement, nos premiers retranchements étaient proches. Nous nous y jetâmes littéralement exténués. Un quart d'heure après, je pouvais annoncer fièrement au commandant en chef : « Monsieur le Maréchal, l'ennemi est à bout. Quant à cette damnée pièce, elle ne tirera plus sur nous avant longtemps ! »

Le soir même, les voltigeurs français donnaient l'assaut. Après un rude combat à l'arme blanche, le faubourg était pris et la junte de Saragosse capitulait sans condition.

FIN

(1) Enfoncer un clou dans la lumière d'un canon, pour empêcher de s'en servir. Ceci n'est plus possible depuis que les canons se chargent par la culasse.





BALAK

Une nouvelle inédite de Greg, - illustrée par Hermann

WACO SHAYNE faillit sourire et siffla doucement entre ses dents. Il s'était immobilisé au beau milieu d'un pas, un talon encore levé, et brusquement, au milieu de la clairière enneigée, on l'eut cru devenu végétal, sa silhouette un peu penchée figée comme les troncs noirs des sapins. Entre ses paupières plissées de cent minuscules rides blanches, le grand trappeur évaluait sa découverte : tout autre que lui serait passé dix fois à côté de la piste sans la voir, et dans moins d'une heure, la neige qui menaçait aurait recouvert les empreintes du loup.

— Balak. Cette fois, c'est lui. Waco Shayne, celui qu'on appelait Pied-de-Cuir dans la grande vallée, traquait le loup gris depuis six mois. C'était l'ennemi le plus insaisissable qu'il ait jamais eu à poursuivre, et son admiration pour les ruses et l'intelligence du carnassier commençait, maintenant qu'il lui semblait le connaître depuis toujours, à ressembler à de l'amitié.

Il avait appelé le loup « Balak », comme il eut décidé du nom d'un chien, parce qu'il sentait le besoin de donner une personnalité, une véritable identité, à un animal aussi particulier. Des jours entiers, Waco Shayne trottinait, horriblement seul, dans les montagnes silencieuses du Montana ; comme tous les chasseurs de sa sorte, il avait fini par parler tout seul, moitié par grognements, moitié par bouts de phrases intelligibles de lui seul. A force de mettre l'un devant l'autre ses hauts mocassins tannés — ceux, inimitables, qui lui avalent valu son surnom — et à garder le nez baissé vers la neige, une sorte d'abrutissement aurait fini par le gagner s'il ne s'était pas fait la conversation. Ou plutôt, il dialoguait avec le loup, dont il improvisait les répliques. Les méthodes de Balak, son incroyable astuce pour brouiller les pistes, les signes qu'il laissait apercevoir étaient, pour Waco Shayne, aussi éloquentes qu'un texte écrit. Il savait ce que pensait Balak. Et quand, dans sa tête, il faisait parler le loup gris, il ne lui attribuait que des phrases qui traduisaient simplement en langage humain des idées de loup.

Cette fois, Balak s'était trahi. Dans la clairière, il avait indiqué, sur la neige fraîche, la direction de son repaire. Les pattes avaient à peine effleuré le sol : en terrain découvert, Balak tendait tous ses muscles dans un effort étonnant, qui le rendait léger comme un fantôme. Deux fois déjà, Waco l'avait constaté, et il aurait donné gros pour voir le loup prendre son élan, et traverser les zones trop exposées en ne touchant terre que dans une caresse, tout juste comme quand un homme éprouve le contact d'une chevelure de femme : avec la même crainte, le même élan brusque et furtif à la fois.

En six mois, Balak avait fait le désespoir des trappeurs de tout le comté. Deux pièges sur trois, quand on les relevait, ne contenaient plus que quelques touffes de poils et un peu de sang, indiquant qu'une victime avait fini là. Et puis, il y avait les traces de Balak le loup gris, l'écumeur imprenable, le voleur de proies. Sur cent mètres, on pouvait deviner par

sa piste qu'il était venu d'un côté, reparti de l'autre, jamais deux fois dans la même direction... et plus loin, rien. Personne ne savait s'il dévorait lui-même les animaux égorgés, ou s'il avait dans quelque tanière une famille à nourrir.

On avait pensé, un moment, qu'il s'agissait en fait de plusieurs loups, tant les méfaits manquaient de ressemblance entre eux. On avait, en pure perte, organisé des battues. Les hommes en étaient rentrés fourbus, bredouilles, amers. Ils avaient fini par parler de sorcellerie, comme cela se produit chaque fois qu'on ne comprend plus. Et l'un après l'autre, ils s'étaient résignés à partager avec le loup de nulle part. Seul, Waco Shayne en avait fait une affaire personnelle.

Il avait acheté des provisions, de la poudre, un nouveau coutelas, et il avait pris la piste. Il s'était donné six mois, maximum. Et le délai touchait à sa fin, après quoi, vaincu sans rencontre, Waco Shayne devrait retourner gagner sa vie, toutes économies brûlées en pure perte.

Mais aujourd'hui, la piste parlait enfin. Balak commençait à se croire trop fort, invulnérable peut-être. Il avait oublié de faire ses détours habituels, et, en coupant par cette clairière, il venait d'indiquer à son poursuivant où chercher son repaire.

— Deux heures. Pas plus, murmura Pied-de-Cuir en calculant la trace. Il y a deux heures que ce filou est passé par là. Or, il a mangé, puisque le dernier piège pillé montrait du sang encore frais. Donc, le loup gris veut digérer, et il va se coucher là-bas.

Là-bas, c'était une colline à fourrés épais, en pente douce, un terrain comme les aiment les loups : bien abrités, permettant de surveiller les alentours, et même de creuser plusieurs sorties à une tanière. Seulement, ça, ce n'était plus mystérieux du tout pour Waco Shayne. Il retrouvait une sorte de chasse familière, où il pourrait appliquer des méthodes normales, classiques. La défaite de Balak n'était plus qu'une question d'heures.

D'abord, il faudrait contourner la colline, l'explorer en cercles de plus en plus resserrés. Il trouverait les issues ménagées par le loup, déciderait par l'odeur quelles étaient les plus récentes. Il préparerait des fagots devant les moins importantes, un affût à la sortie principale. Ensuite, il faudrait aller très vite : allumer les feux de bois humide, pour la fumée, et courir se poster, fusil chargé, là où le loup gris chercherait à fuir encore. Comme soulagé, Waco Shayne tapota affectueusement sa longue carabine. L'approche du dernier duel lui rendait son énergie de chasseur, il se retrouvait enfin.

A longs pas souples, Waco Shayne prit la direction de la colline. La piste du loup continuait à être parfaitement visible. Un instant, l'homme hésita : ça ne ressemblait plus à Balak. Et si c'était un autre loup ? Il mit un genou en terre, étudia passionnément les empreintes. Aucune erreur possible, il les aurait reconnues entre mille. Même la minuscule excroissance que Balak portait à la patte arrière gauche y était, dessinée dans la neige entre les coussins légers.

BALAK

Suite de la page 47

Waco Shayne se releva, eut un petit rire sans joie, et regarda la colline comme s'il y voyait déjà le loup gris. Il n'en était plus séparé que par une grande plaque de neige nue, où la piste le menait tout droit. Sans doute fatigué, Balak avait marché plus lourdement, traçant un chemin très visible. Puis, vers le centre de la grande plaque de neige poudreuse, il semblait avoir été saisi d'un caprice : on lisait sur le sol qu'il s'était envolé dans un bond formidable, pour retomber plus loin, sans raison apparente. Le trappeur était trop énervé, maintenant, pour se demander pourquoi. Au pas de course méthodique, il remonta la piste du loup, dépassa l'endroit de l'élan pour le saut, et le sol s'effondra sous lui.

Waco Shayne n'émit aucun son, mais dans son cerveau, il y avait l'écho d'un hurlement de terreur. Il ne connaissait que trop bien ces fondrières de neige molle, qui ressemblent aux sables fuyants des déserts. Enfoncé jusqu'à la poitrine, il sentait la neige se dérober inexorablement sous lui, avec un chuintement horrible. Les bras étendus à plat, servant toujours machinalement sa carabine devenue dérisoire, Waco Shayne devina qu'en moins de dix minutes, il aurait disparu sous le sol blanc, et que ce ne serait sans doute qu'au printemps qu'avec de la chance, quelqu'un pourrait découvrir son cadavre pour lui donner une sépulture décente. D'ici là, la neige immobile le recouvrirait, ce serait le cercueil que Balak, le loup diabolique, avait choisi pour lui, l'y conduisant aussi sûrement qu'au bout d'une laisse. Waco Shayne eut un hoquet de désespoir, et se demanda comment, après six mois de poursuite, il avait encore eu la naïveté de se croire plus malin que le loup.

Il s'enfonçait doucement, et la surface était maintenant juste sous ses bras tendus. Waco Pied-de-Cuir savait l'inutilité de se débattre, il attendait la mort paisiblement, sans chercher davantage à lutter, s'emplissant simplement les yeux, une dernière fois, du spectacle des montagnes qu'il avait tant aimées.

Et le loup se montra.

C'était une bête superbe, au poil uniformément gris d'argent, à l'œil doré, et Waco Shayne, bouche bée, l'admirait avec une sincérité qu'on ne pouvait plus mettre en question.

Balak considéra sa victime, s'assit même un instant comme pour apprécier le spectacle en connaisseur, et poussa un grognement d'éloquente satisfaction.

— Tu as gagné, Balak, dit Waco. Je vais mourir et non toi. Peut-être pourrais-je encore, comme tu es placé, lever mon fusil et te tirer ma dernière balle de chasseur. Mais je ne le ferai pas, parce que tu as gagné notre combat, et que, là où je vais, je ne serais pas fier d'un dernier geste pareil.

Il se tut : peu d'hommes avaient eu l'honneur de se voir parler aussi longtemps par Waco Shayne. Balak bâilla, se passa la langue sur les babines, se leva et s'approcha du trappeur enfoncé dans le piège neigeux. Il vint si près que Waco Shayne vit son propre reflet dans les yeux d'or.



Alors, Balak pencha la tête, saisit lentement dans ses crocs la lanière de la carabine, et hâla.

Waco Shayne, agrippé au canon et à la crosse, vit les muscles du loup gonfler sa fourrure, ses pattes s'arc-bouter puis reculer, l'une après l'autre et comme dans un rêve, il sentit que cette force incroyable l'arrachait, centimètre par centimètre, à la neige molle.

Le sauvetage prit un quart d'heure. Haletant, Waco Shayne se retrouva allongé sur un sol stable, le nez dans une neige qui ne s'effondrait plus. Près de son oreille, Balak haletait. Puis le loup mit son museau contre l'oreille de l'homme, l'y laissa dix secondes, et se retira.

Pied-de-Cuir ne releva pas les yeux. Un bruissement soyeux lui apprit que Balak repartait, il ne voulait pas voir dans quelle direction. Quand le silence fut revenu, Waco Shayne attendit encore un peu, puis il se remit debout, et, un peu courbé, il repartit vers la vallée, sans se retourner.

Toute sa vie, Waco Shayne se demanderait si, ce jour-là qui aurait dû être le dernier de sa vie, il avait affronté une défaite ou finalement remporté une victoire sur Balak, le loup qui le connaissait mieux encore qu'il n'avait cru le connaître.

FIN

LE PERE-LA-SOUBE

RITON n'en revenait pas. Qui aurait cru ça du Père-la-Soupe ? Depuis six mois qu'on le connaissait à la ferme, jamais il n'avait élevé la voix, jamais on ne l'avait vu donner un coup de pédale un peu nerveux, et jamais — au grand jamais ! — il n'avait cessé de sourire, surtout quand il affirmait, en hochant sa grosse tête de poupin bavarois : — Guerre plus durer longtemps ! Bientôt finir, Frau Chopin !

Riton s'appelait Jobain, mais le Père-la-Soupe n'était jamais arrivé à prononcer correctement les deux syllabes trop françaises. Cela mettait la famille en joie, surtout que Sylvette, la plus douée de tous pour la musique, arrivait tout juste à tirer un « J'ai du bon tabac » approximatif du piano du salon. Alors, Chopin, vous vous rendez compte !...

Mais il était bien question de piano, aujourd'hui !

Au lieu d'apporter ses patates quotidiennes dans la cuisine réquisitionnée, le Père-la-Soupe était arrivé en nage, le casque de travers (Riton ne l'avait vu qu'une seule fois avec ce casque : le jour de son arrivée, juste après Noël), et c'est à peine s'il n'avait pas jeté son vélo sur les pavés de la cour :

— L'invasion, Frau Chopin ! Des pateaux ! Des milliers de pateaux ! Ce soir, tous kaputt !

Et le gros Allemand s'était précipité dans la grange, là où il gardait sa malle cadennassée. Il n'arrivait plus à se débrouiller dans les serrures et les clefs, tant ses doigts tremblaient, et le drôle de mot revenait à chaque instant sur ses lèvres, entre de longues phrases en allemand que Riton ne comprenait pas : « L'invasion ! »

D'un coup d'œil, Riton avait vu que sa mère et sa sœur savaient, elles, de quoi il était question. Maman Jobain était devenue toute pâle, mais ne s'était pas affolée. Elle avait serré son châle, d'un geste machinal, comme elle l'avait fait le jour où le père de Riton était parti pour rejoindre les maquisards, et qu'il avait expliqué qu'il ne pourrait pas donner de ses nouvelles avant longtemps.

Sylvette, elle, avait presque souri. Si Riton n'avait pas été aussi près d'elle, il n'aurait pas pu entendre son murmure, presque un soufuffle : « Le Débarquement ! Enfin !... »

Invasion pour l'un, débarquement pour l'autre... Riton fronçait les sourcils, en essayant de s'y retrouver. On ne lui expliquait jamais rien, à lui. C'était vexant, à la fin.

Oui, bon, d'accord, c'était la guerre, ça, il le savait. En cherchant bien dans sa mémoire, il se souvenait que ça

avait commencé par un voyage formidable : un matin, on l'avait tiré de son lit (il y avait combien ? Trois ans ? Non, quatre...) et il s'était retrouvé, habillé à la diable, tout au-dessus d'un tas de matelas et de paniers, sur la charrette tirée par Perceval, le gros cheval qui était mort en mars. Pendant plusieurs jours, toute la famille avait marché et roulé au milieu d'un tas de gens, sur des routes poussiéreuses, il faisait chaud et on s'amusait bien avec les gosses des autres familles. Sauf quand il fallait se précipiter en dessous des chariots ou dans les fossés, parce que les avions piquaient, et qu'après, il y avait des gens qui pleuraient...

Et puis, on était rentré à la ferme, et tout avait continué comme avant. L'hiver, on n'allumait plus qu'un seul poêle, le grand, dans la cuisine, et à l'automne suivant, Riton était entré à l'école, où le maître n'accrochait le portrait du Maréchal que quand on annonçait la visite de l'inspecteur. Un jour, il avait montré aux élèves un autre portrait, celui d'un militaire avec un long nez et l'air sérieux, et il leur avait dit que c'était un général, qu'un jour on le verrait arriver à la tête d'une armée française, et que tout le monde retrouverait la liberté.

Suite page 17

UNE NOUVELLE INEDITE DE GREG
ILLUSTREE PAR HERMANN

LE PERE-LA-SOUBE

Suite de la page 13

Riton se demandait ce que ça pouvait bien être que la liberté : son père aussi, en parlait souvent, le soir, d'un air grave, après avoir écouté la radio qui faisait des drôles de bruits, qu'on appelait le brouillage. Ensuite ?... Attendez voir...

Ah oui ! Les camions étaient arrivés, avec tous ces ouvriers qui s'étaient mis à construire les casemates, dans les dunes. Avec les copains, Riton allait vérifier l'avancement des travaux, et il y avait des grands qui, en se cachant, allaient faire pipi dans les bacs de ciment, même qu'après, ils disaient fièrement que c'était du sabotage. Et puis, les sentinelles avaient inter-dit qu'on approche encore des « bunkers » en voie de finition. Il y avait eu des convois allemands, on apportait des canons énormes, des soldats plus nombreux s'étaient installés, des « gris » et des « noirs ».

Ceur-là, Riton ne les aimait pas, ils regardaient tout le monde avec des yeux glacés, et plusieurs fois, on les avait vus emmener des hommes des villages voisins, qu'on n'avait plus revus. Le Père-la-Soupe était un « gris », pas un « noir ». Ce n'était pas tout à fait un vrai soldat, il n'en avait que le costume. Son travail, c'était de faire la cuisine pour les Allemands des cinq gros bunkers qu'on apercevait de la ferme. Certains voisins avaient dû déménager, leurs maisons étaient occupées par des officiers, et on y avait installé des tas de téléphones, des bureaux et tout un fourbi. Mais les Jobain avaient pu rester, à condition de s'occuper de plusieurs vaches (allemandes, probablement) qu'on avait mises en pension à la ferme, et les femmes devaient éplucher des patates et nettoyer des légumes pour

aider le Père-la-Soupe qui en était tout gêné, mais Riton avait entendu dire que c'était « un ordre supérieur ».

Bref, la guerre, c'était ça : des changements dans les habitudes, quelques trucs qu'on ne pouvait pas faire, et le père qui était parti on ne savait pas où, avec des copains à lui.

Pas de quoi en faire un drame...

Le Père-la-Soupe avait fini par ouvrir sa malle, il y puisait des machins en acier, des chargeurs. Il fourrait des papiers dans ses poches donnait à « Frau Chopin » une grosse enveloppe jaune : — Ch'ai mis l'atresse... Sylvette ne revenait pas.

La maman de Riton disait oui, elle promettait. Et puis comme ça, d'un élan, elle a plaqué un gros baiser sur la joue du Père-la-Soupe, en se mettant à pleurer, et elle a couru se cacher au salon.

Le Père-la-Soupe a voulu serrer la main de Sylvette, mais elle a croisé les bras en le regardant durement, et il a eu l'air peiné, mais n'a pas insisté. A Riton, il a donné une barre de vieux chocolat, qu'il avait dans sa malle aussi. C'était dur, mais bon. Pourquoi n'en recevait-on pas plus souvent ?

Riton, la bouche pleine, a regardé partir le Père-la-Soupe, qui se hâtait vers les bunkers avec tout son matériel de soldat, qui lui allait si mal.

Et tout d'un coup, les canons ont commencé à tirer, il y a eu du rouge dans le ciel, d'autres grondements ont répondu, et Sylvette a entraîné Riton se cacher dans la cave.

Ça a duré de longues heures, avec des bruits de bataille dehors. Sylvette et Maman Jobain récitaient des prières, et Riton aurait bien voulu aller voir ce qui se passait.

Et puis, il y a eu d'autres bruits, des moteurs, des grincements. La porte s'est ouverte, et un soldat est apparu. Différent. Très sale, très grand, avec des dents très blanches, et il a dit : « Okay ! Vô pouvoir sortir ! » Tout le monde s'est embrasé, dehors c'était plein de drôles de petites autos, de chars énormes, les Américains — c'est comme ça qu'il fallait dire — déposaient de grandes feuilles de métal sur le sable des dunes, ça formait des routes.

Un soldat a donné à Riton un bon truc à mâcher, c'est comme du caoutchouc parfumé, mais on ne doit pas l'avaler. C'est meilleur que le vieux chocolat du Père-la-Soupe. Il est chic, Donald, le nouveau « pal » de Riton.

On a planté une grande tente brune près de la ferme, avec une croix rouge dessus. Riton est allé jeter un coup d'œil. Ça sent la pharmacie, et il y a des hommes couchés partout, avec des pansements.

Juste avant qu'on ne rabatte une couverture sur lui, Riton a reconnu le Père-la-Soupe, qui avait de drôles de grands yeux ouverts qui ne regardaient rien.

Madame Jobain devra envoyer l'enveloppe jaune.

Le Père-la-Soupe...

Riton n'a jamais su comment il s'appelait vraiment.

C'est bizarre, la guerre...